

« 14 mois après le 21 décembre

Il contemple ses chaussures depuis une bonne dizaine de minutes. Elles mériteraient un coup de cirage. Il a pourtant pour habitude de toujours présenter une apparence soignée, mais ces derniers temps le concept d'habitude n'a plus de sens. Il espère que ses collègues n'iront pas y lire quelque chose qui pourrait lui valoir trop de questions.

Il a pourtant failli être en retard.

Bien sûr, on ne lui en aurait pas fait le reproche, ce n'est plus vraiment la pratique, mais on aurait considéré qu'il ne prenait pas l'exercice suffisamment au sérieux. Une course effrénée, les marches montées quatre à quatre, tout ça pour que, finalement, ce soit lui qui patiente... Il n'a jamais aimé les salles d'attente, les chaises inconfortables, les lumières crues, les magazines vieux de dix ans, les autres « patients » qui vous regardent par-dessus leurs téléphones pour jauger si vous êtes juste hypocondriaque ou si vous avez une maladie affreuse, peut-être contagieuse.

La réglementation prévoit désormais que ces consultations se tiennent sur le lieu de travail une fois par mois. Une salle de réunion a donc dû être réaménagée, et à travers la cloison vitrée, il a une vue plongeante sur l'open space qui commence à se remplir. Il consulte sa montre. Neuf heures du matin. À une époque pas si lointaine, qui paraît pourtant vieille d'un siècle, le lieu était déjà grouillant à cette heure-ci, une fourmilière de costumes cravates.

Mais les règles ont changé.

Enfin : on vient le chercher. La "responsable santé psychologique" du cabinet est une femme sans âge, probablement pas toute jeune, comme la plupart de ceux à qui l'on n'est pas capable d'en donner un, anciennement dans l'équipe de la directrice RSE. Avec un responsable par entreprise de plus de 50 salariés, il était impossible de s'appuyer sur les seuls psychologues professionnels, et il avait fallu reconverter à coups de formations express tous ceux qui l'avaient bien voulu, même si leurs expériences antérieures n'avaient pas grand-chose à voir avec le sujet. Madame Voyance – il sourit en y pensant, il adore les aptonymes – est toujours armée d'un bloc-notes et d'un stylo qu'elle tapote compulsivement contre la tranche. Elle déroule scrupuleusement sa liste de questions, prenant des notes de son écriture arachnéenne. Ces rafales inquisitrices ne l'intimident plus. Après des années à consulter Caroline, il est rodé. Les fonds sonores de musique thérapeutique que Madame Voyance fait tourner en boucle pour aider à la

relaxation, et qui incluent toujours une fontaine qui gargouille ou la pluie qui tombe, lui donnent envie d'uriner. En sortant du rendez-vous, embaumé des relents de café qui imprègnent encore les canapés, il repense à tout ce qu'il s'est passé au cours des deux dernières années. Il y avait pourtant eu des indices. Cette morosité qu'on avait bon dos d'attribuer à la météo. Les voix qui s'élevaient pour alerter sur la santé mentale, notamment des jeunes.

Et puis il y avait eu cette sombre affaire qui aurait dû mettre la puce à l'oreille. Une entreprise énergétique, en plein scandale écologique, dont un service entier avait été décimé en moins de quinze jours par une étrange série de crises cardiaques. Les théories du complot avaient fleuri sur le terreau fertile du net : assassins à la solde du capitalisme criminel, substance toxique dans les murs des bureaux, disparitions hâtivement camouflées... Aucune ne s'était ne serait-ce qu'approchée de la vérité.

Sur son bureau trône un de ces jardins japonais, avec ses mini-rochers, sa mousse synthétique, son sable gris et ce petit râteau dont il n'a jamais bien compris l'usage. On le lui avait offert à son retour d'ailleurs, doux euphémisme pour parler de son hospitalisation, et il était resté posé là depuis, perdu dans ce décor de verre et d'inox. Il ne l'a pas jeté, preuve qu'il a lui aussi changé.

Les premiers jours après le 21 décembre, les entreprises avaient été désertées, les bureaux vides comme après une apocalypse. Le monde s'était arrêté de tourner. Sous le choc, paniqués, les gens ne voulaient plus rien faire de peur de mal faire. Ils s'étaient autoconfinés. Les pouvoirs publics avaient démultiplié les messages rassurants, rappelé qu'étant donné la nature très particulière de la situation, s'empêcher de vivre était probablement contreproductif. Dans un puissant mouvement de balancier, caractéristique des grands drames, tout le monde s'était alors mis à faire la fête, à vider ses comptes en banque pour partir en voyage, les démissions s'étaient multipliées, les divorces aussi. Les entreprises avaient d'abord été très coulantes, laissant tout passer, contraintes par la situation aussi bien que par le fait que leurs propres directions étaient souvent parties siroter des mojitos aux Antilles. Puis la vie reprenant son cours, elles avaient sévi, imposé des retours immédiats, et les salariés, bien obligés de payer leur loyer, avaient recommencé à affluer sur leurs lieux de travail, dans des conditions déjà renégociées. Le bateau-monde avait caboté ainsi quelque temps, comme sur une mer faussement calme. »